



HAL
open science

Inconscients et Mémoires : considérations sur les recherches en neurosciences et l'approche freudienne de ces notions

Yann Hermitte

► **To cite this version:**

Yann Hermitte. Inconscients et Mémoires : considérations sur les recherches en neurosciences et l'approche freudienne de ces notions. *Annales Médico-Psychologiques, Revue Psychiatrique*, 2019, 10.1016/j.amp.2019.09.003 . halshs-02357288

HAL Id: halshs-02357288

<https://shs.hal.science/halshs-02357288>

Submitted on 17 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Mémoire

Inconscients et Mémoires : considérations sur les recherches en neurosciences et l'approche freudienne de ces notions

Unconscious and Memories: About neurosciences researches and Freudian approach

Yann Hermitte

Psychologue clinicien, Psychothérapeute en C.M.P.P. (Belfort – France)

Docteur (PhD) en Psychologie Clinique et Psychopathologie – Diplômé de l'Université
Bretagne Loire Rennes 2, EA 4050 (Rennes – France),

Chargé d'enseignement - Université de Franche-Comté, EA 3188 (Besançon– France).

Correspondance : Hermitte Yann, 1 Rue de l'Ecole, 90200 Vescemont

Tel : 06.86.70.92.21

Courriel : yannhermitte@netcourrier.com

Texte reçu le 23 mai 2019 ; accepté le 15 juin 2019

Résumé

Le terme générique « mémoire » renferme en son sein une complexité remarquable qui voile, en réalité, la diversité *des* mémoires qui ont été peu à peu distinguées les unes des autres. À cela s'ajoute une différenciation qui relève du traitement de l'information gardée en mémoire et qui se ferait sur un mode soit conscient, soit inconscient. Ces deux registres permettent d'interroger plus avant les données actuelles sur les mémoires et d'en prolonger les perspectives grâce notamment aux neurosciences ou la psychologie cognitive et le développement du concept d'inconscient dit « cognitif » ; mais aussi, de faire appel à la conception freudienne de la mémoire et de l'inconscient qui y serait lié et qu'il faut ici qualifier de « freudien ».

Mots clés : Conscience ; Inconscient ; Mémoire ; Neurosciences ; Psychanalyse ; Refoulement

Abstract

The word of « memory » is such a complex and rich concept. But behind this simple word, a lot of different *memories* have been divided during last decades. Different models have been established like the Tulving's model or the Squire's model but there are still lot of researches about different kind of memories. It's such a specific domain that there are many studies about

specific memories like declarative memory with the semantic memory and the episodic memory, or non-declarative memory which includes procedural memory, priming and perceptual learning or non-associative learning. Each specific memory is a wonderful and limitless perspective of researches and new discoveries. But we must add to these distinctions between all this kind of memories, the difference between a conscious or an unconscious treatment of the information stocked in memories. Due to the studies of these phenomenon, we are about to go further in comprehension of memory's working. With neurosciences and cognitive psychology, we can use the concept of "cognitive unconscious" and, with Freud and his conception of memory, we can still summon this other unconscious that we have to define as "Freudian". Because this is a real issue to understand how the unconscious and obviously memory have an influence on conscious life. Like Freud said, many acts, many choices, even many sentences when we speak consciously, have a curious origin.

What we are interested in is the understanding of the relation between elements stored in memories, such as episodic memory, semantic memory, or autobiographical memory, and the specific moment of awareness. Then we must include processes like sorting, weighting and selecting information. At last, we must add the fundamental question in Freudian theory: the influence of unconscious mental life on our acts and our conscious thoughts. Thus armed, we can study the singularity of the conscious answer, its specificity and the multiple influences that participated in its emergence.

Memories, especially because they are based on a partially unconscious mode, are precious to understand the cognitive as well as subjective mechanisms that lead to consciousness. They allow to studied brain's mechanisms, but also to ask the question of the causality of conscious mental life. Then, we can go further in these reflections on memory studying how from neural functions to elaborate and conscious metacognitive work, subjectivity emerge in every human being. Because through the different memories, the Freudian unconscious and consciousness we can try to understand how the accumulation of elements lead to an original and singular answer that would be the possible signature of subjectivity in human kind.

Key-words: Consciousness; Memory; Neuroscience; Psychoanalysis; Repression; Unconscious

1. Introduction

La mémoire ne serait pas sans lien avec la génétique, mais il est tout aussi répandu que l'environnement (et les aspects épigénétiques) joue un rôle essentiel dans la constitution de la mémoire [5]. C'est un domaine qui se renforce, s'enrichit, se développe, se modifie au cours de l'existence — hors problématiques neurologiques spécifiques. Cela tient d'un apprentissage, d'un travail de répétition, mais aussi de l'expérience quotidienne à laquelle s'ajoutent les émotions qui peuvent y être rattachées.

Certains patients atteints d'amnésie spécifique (amnésie antérograde par exemple), peuvent donc encore apprendre. Mais la curiosité réside dans le fait que le patient ne se souvient pas de l'exercice réalisé la veille et qu'il a l'impression, chaque jour, de faire « pour la première fois » cet apprentissage (notamment chez le célèbre patient H.M. de Brenda Milner).

Se dessine ici la possibilité qu'en dehors de toute conservation à la conscience de l'information apprise, des mécanismes puissent malgré tout opérer. De ce fonctionnement non conscient, émerge un inconscient dit « cognitif », qu'il faut entendre comme l'ensemble des opérations cérébrales effectuées en dehors de toute prise de conscience pour un individu. Cette conception s'éloigne définitivement de la conception freudienne de l'inconscient, et dont on peut rappeler, à défaut de pouvoir en donner une définition complète, qu'il s'apparentait aux cendres laissées sur Pompéi, figeant dans le temps conflits, douleurs mais aussi désirs, causes de nos actes et symptômes. Chez Freud, l'évocation consciente d'un souvenir devient partielle, l'inconscient conservant en son sein la mémoire *véritable* de tel ou tel événement. « Véritable » en cela que le temps n'aurait que peu d'effets sur ces souvenirs, ces derniers restant intacts malgré les années passées sans être évoqués consciemment. Mais « véritable » aussi parce que le sujet ne pourrait, la plupart du temps, n'en conscientiser qu'une partie et ne pourrait dire pleinement *tout* ce qu'un souvenir évoque.

La proposition est ici faite d'en revenir brièvement à certaines connaissances académiques concernant la mémoire sans y disjoindre la question de la conscience et de l'inconscient. Il ne s'agit pas d'espérer résumer l'immense littérature scientifique ou psychanalytique qui traite de la mémoire. Il s'agit d'en donner un aperçu qui supporte davantage la question de la conscience, de la prise de conscience et de l'inconscient.

Car le stockage à long terme dans les différentes mémoires interroge tout autant que les mémoires promptes à s'activer dès la perception d'un stimulus. De même, l'accès à la conscience de telle ou telle information, permettant la sollicitation des mémoires à court terme ou de travail, masque un travail inconscient préalable où se manifeste déjà tout un ensemble

de traces mnésiques. Traces pour lesquelles il faut reconnaître qu'elles peuvent être d'une infinie diversité, reposant sur différentes spécificités perceptives, différents réseaux neuronaux et différentes modalités associatives. Dès lors, il convient de s'interroger, en se référant à deux approches que classiquement l'on oppose, sur la possibilité qu'une information stockée dans l'une de ces mémoires en vienne, à l'insu du sujet, à influencer sur le fonctionnement conscient, sur l'accès d'une information à la conscience et sur les actes de la vie quotidienne.

2. Mémoires, inconscient et conscience

2.1. Retour sur les principales taxonomies actuelles

Il est difficile de donner, malgré les progrès de l'imagerie cérébrale, un tableau définitif et précis des mémoires disponibles chez l'homme. Plusieurs taxonomies furent proposées et différents modèles ont cours aujourd'hui, tout en restant soumis aux modifications liées aux découvertes de la science [9].

Les maladies neurologiques où des lésions viennent entraver le travail d'encodage et de mémorisation révèlent quantité de particularités de la mémoire : le patient, atteint d'amnésie antérograde, que Claparède piquait à la main en le saluant un matin, refusait, le lendemain et sous quelques prétextes fallacieux, de serrer à nouveau la main du chercheur sans pour autant se souvenir de la piqûre de la veille. Ainsi, l'information a été mémorisée (comme un conditionnement classique) et ce type de mémoire opère toujours malgré la lésion : ici, c'est la remémoration consciente de l'événement de la veille qui est rendue impossible.

Ainsi, distinguer les différents types de mémoires selon qu'elles sont inconscientes ou conscientes permet d'en proposer une lecture spécifique qui met en exergue les aspects non conscients et conscients de chacune des mémoires et leur accession à la conscience.

Les premières, largement inconscientes, sont regroupées sous le terme de mémoires implicites ou non déclaratives. Si elles émergent puis disparaissent rapidement, elles sont parfois classées dans les mémoires à long terme du fait de leur inscription profonde dans le cerveau et durable dans le temps : le sujet ne les convoque plus consciemment une fois qu'elles sont enregistrées. La mémoire sensorielle, spécifique à chaque sens [26] (mémoire visuelle, iconique, auditive ou échoïque, olfactive, tactile, gustative, kinesthésique) est excessivement courte (centièmes de milliseconde à deux secondes). Elle code précisément l'information que les sens reçoivent et opère une première sélection parmi toutes ces

informations. Elle en inscrit certaines dans les réseaux neuronaux pour qu'elles puissent être traitées par la mémoire à court terme, et si « besoin », devenir conscientes.

La mémoire procédurale, connue pour être celle de l'acquisition et la conservation des apprentissages sensori-moteurs (marcher, nager, etc.) permet, par l'apprentissage, à un sujet d'être capable de réaliser différents actes de façon intégralement inconsciente. Autrement dit, il n'a pas à se *souvenir* explicitement des mouvements nécessaires à la marche pour marcher : il n'y a pas d'exercice de pensée consciente.

Parmi ces mémoires non déclaratives, s'y trouve également l'habitude : autrement dit, ne plus porter attention à un stimulus qui se répète régulièrement dans le temps. Le sujet « prend l'habitude » et ignore ces stimuli. Le cerveau après l'avoir encodée, conserve l'information (aiguille de l'horloge, trains...) et inhibe son traitement afin qu'elle n'émerge pas sans cesse à la conscience. De même, le conditionnement permet au cerveau de générer une réponse physiologique sans que le sujet en ait conscience. Enfin, d'aucuns ajoutent l'empreinte à ces mémoires procédurales puisqu'elle est l'aptitude à, très précocement, s'attacher à une caractéristique, un objet, un être et finalement, à s'en imprégner : l'oisillon, tout juste sorti de l'œuf, s'attachera à la première présence qui l'entoure, fût-elle une balle en plastique [5].

Toutes ces mémoires relèvent de l'inconscient, étant donné que le traitement de l'information n'accède pas à la pensée consciente du sujet. Pour certaines, c'est au cours du temps qu'elles deviennent pleinement inconscientes : une fois « enregistré », le fonctionnement cérébral ne nécessite plus le passage par la conscience.

La mémoire à court terme (MCT), dite parfois primaire, est définie comme une mémoire immédiate [20]. Cette mémoire, bien que neurologiquement vérifiée aujourd'hui, vient initialement de la cybernétique de la moitié du siècle dernier [31] : elle organise les informations reçues et quelques-unes seront reproduites afin de s'inscrire plus durablement (circuit de répétition). Notons que si un événement vient entraver ce temps de rémanence, la reproduction de l'information dans les circuits corticaux, cette dernière sera perdue pour l'information. Souvent considérée comme un « système de stockage passif » [20], elle n'est pas pleinement inconsciente car peuvent s'y effectuer des opérations mentales qui impliquent une prise de conscience.

Elle est parfois confondue avec la mémoire de travail qui, elle, permet de réaliser certaines opérations sur cette même information, en la liant notamment avec les mémoires à long terme.

Ce travail se fait sur un mode principalement conscient. Une partie de l'attention est

consacrée à cette organisation et au traitement de cette information. Cette mémoire, essentielle à la construction d'une réflexion, garderait cependant des capacités limitées [27].

Le modèle de Williams James [12] différencie mémoire primaire et mémoire secondaire, la première permettant le traitement mais surtout le travail de l'information de la mémoire, la seconde constituant le lieu du souvenir. Ce modèle est aujourd'hui prolongé vers une mémoire tertiaire faisant donc des mémoires secondaire et tertiaire les éléments d'une mémoire à long terme. Le traitement conscient, avec la remémoration, y prend alors une place prépondérante. Pour autant, en dehors de ce moment, elles restent inconscientes puisque « stockées » dans le cerveau. Ce qui retient l'attention, ce sont les modalités de ce stockage et la catégorisation de l'information : le nom d'une fleur sera stocké dans la catégorie sémantique des fleurs (sens), mais aussi temporelle (le moment où on l'a vue, où on y a pensé, etc.), spatiale (lieu précis), affective (ces dernières n'étaient pas dans n'importe quelles mains). Ainsi, répétition (apprentissage notamment) et émotions participent à ce que l'information soit inscrite dans un réseau beaucoup moins évanescent que celui de la mémoire à court terme.

Se dessinent ici la mémoire épisodique et la mémoire sémantique. La première est souvent considérée comme celle des souvenirs personnels, des événements de la vie que la personne peut se remémorer et qu'elle aura fait siens, alors que la seconde serait la mémoire des connaissances générales du sujet, renverrait à la culture, à la connaissance des règles sociales, etc. Mais c'est une réflexion encore très actuelle chez les chercheurs de savoir si cette mémoire épisodique ne découle pas de la mémoire sémantique [26].

Dans le modèle de Squire, par exemple, chacune de ces mémoires a un rôle spécifique et est associée à une zone précise du cerveau [29].

Ici Figure 1

Figure 1 : Proposition de S. Dehaene issue du modèle de Squire [9]

Chez Squire, « la mémoire déclarative ou explicite est opposée à un ensemble — hétérogène — de capacités d'apprentissage et de mémoires non déclaratives ou implicites, allant de la mémoire procédurale (habiletés et habitudes) aux mémoires non associatives, en passant par les apprentissages perceptifs et le conditionnement classique » [22] ; et Jaffard de poursuivre : « la mémoire sémantique [y] occupe la position "hiérarchique" la plus élevée », à la différence du modèle de Tulving [30] qui sépare les cinq mémoires que sont la mémoire procédurale, la mémoire perceptive, la mémoire de travail, la mémoire sémantique et la

mémoire épisodique [13]. Mémoire épisodique qui occuperait, dans ce modèle, une place centrale [11].

Alain Lieury souligne qu'il est difficile de séparer ces deux mémoires et que l'une ne va pas forcément sans l'autre : certaines de nos connaissances empiriques sont d'autant mieux intégrées qu'elles sont liées à un souvenir émotionnellement fort et relevant donc de notre vécu. De même, Roger Gil considère [20] que les nouvelles connaissances acquises et les événements de la vie quotidienne relèvent davantage de la mémoire épisodique avant de, peu à peu, se « décontextualiser » et relever de la mémoire sémantique.

La mémoire dite « tertiaire » est celle pour laquelle il y aurait eu une consolidation, autrement dit, celle des souvenirs durablement inscrits dans les systèmes neuronaux. Ces souvenirs anciens sont ceux qui ne sont, par exemple, pas affectés dans certains cas d'amnésie. La mémoire autobiographique relèverait spécifiquement de cette dernière catégorie : elle permet de se constituer une histoire, puisqu'elle renferme les souvenirs liés à un contexte (spatio-temporel, émotionnel) mais également sémantique (la personne ne se souvient pas du contexte mais sait que cela lui est arrivé ; ou encore, elle sait que chaque année, elle fera telle chose à tel endroit, le contexte disparaît au profit d'un savoir didactique). Cette mémoire participerait de la constitution d'une identité et son ancrage cérébral est si important qu'il paraît légitime de s'interroger, alors même que le sujet n'évoque pas forcément un de ses souvenirs propres, sur l'influence *inconsciente* de cette mémoire dans ses réponses les plus banales du quotidien.

2.2. Une approche psychodynamique : les spécificités des propositions freudiennes

Dans une approche psychodynamique, concernant la mémoire, il ne s'agit plus de l'inconscient comme *adjectif* (mémoires « inconscientes »), mais de l'Inconscient comme nom, comme *registre* constitué par les événements qui s'y passent mais aussi point de départ d'événements qui en résultent.

Freud fait d'ailleurs de l'inconscient le lieu (topique) où se trouve la mémoire. La mémoire et la conscience n'auraient donc pas de liens et se rejetteraient mutuellement. Dès ses premiers travaux [14], il attache une importance particulière aux « traces mnésiques » qui viennent s'inscrire dans l'inconscient. Il les différencie non pas selon leurs fonctions comme en neurosciences, mais selon leur devenir quant à la conscience : celles qui peuvent accéder à la conscience et celles qui restent définitivement *forçloses* à l'inconscient sauf à être suffisamment déformées et rendues « acceptables » à la conscience. Se dessinent ici deux

notions essentielles en psychanalyse : le refoulement et son corollaire, le retour du refoulé.

Freud évoque des « enregistrements » mais, d'après lui, ces derniers se feraient avant la conscience. Il avance que « la mémoire n'est présente non pas une seule mais plusieurs fois » [14]. Le premier temps d'enregistrement sert à mémoriser les perceptions et il note immédiatement qu'il est exclu que cela accède à la conscience. Dans le second temps, celui de l'inconscient, l'enregistrement s'enrichit par associations dont il suppose qu'elles puissent être rapprochées dans « un rapport de causalité ». Dans les derniers enregistrements, ceux du préconscient, il ajoute la dimension du langage au travers des représentations verbales. Autrement dit, dans ce dernier temps de mémorisation, il conçoit que l'enregistrement puisse venir à la conscience mais « d'après certaines lois » et par le biais d'une « cogitation secondaire, [...] probablement liée à la réactivation hallucinatoire de représentations verbales ».

Il n'y aurait donc pas de mémoires qui nécessitent la conscience. En 1896, il affirme déjà que « les neurones de l'état conscient seraient là encore des neurones de perception et en eux-mêmes étrangers à la mémoire ». Puis en 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir* [15], Freud va bien plus loin en affirmant ce que J.-B. Pontalis et J. Laplanche nomment une « incompatibilité » profonde entre la mémoire et la conscience [23].

L'idée de neurones *de l'état conscient* disparaît aujourd'hui : une activation des mêmes neurones est possible en état conscient ou inconscient. Mais l'intérêt concernant le propos se situe dans la fermeté de la position freudienne qui éloigne définitivement la mémoire de la conscience. Cette conception s'appuie sur le fait qu'il n'est « pas facile de croire que des traces durables de l'excitation soient laissées aussi dans le système Perception-Conscience. Si elles restaient toujours conscientes, elles limiteraient bientôt la capacité du système à recevoir de nouvelles excitations » [15]. Or, le cerveau ne peut, en effet, conserver sans cesse à la conscience l'ensemble des informations qu'il reçoit. De même, les informations qui sont maintenues en mémoire de travail pour y être « manipulées » sont stockées ensuite dans la mémoire à long terme pour y être convoquées plus tard. De fait, il y aurait une impossibilité à faire se conjindre conscience et mémoire : la mémoire relèverait principalement de l'inconscient « freudien » et inversement, l'inconscient serait un système d'enregistrement de traces mnésiques dont la teneur prendra, au fil du développement de la psychanalyse, une importance capitale.

Freud avait ainsi constaté [16] que des éléments revenaient à la conscience du patient mais sans pour autant que ce dernier les convoque — ou même les repère *consciemment* et donc en prene, à proprement parler, « conscience ». Ces « rejets » de l'inconscient ont néanmoins subi des modifications pour réaliser l'exploit de dépasser la barrière de la prise de

conscience. Ils sont pour Freud un compromis entre ce que la conscience (le Moi) peut accepter et ce qu'ils représentent dans la vie psychique inconsciente (fantasmes, complexes, désirs, etc.). Ces derniers prennent de multiples formes que Freud détaillera [17] et, outre les rêves et les lapsus, il convient de rappeler qu'il peut aussi s'agir de « simples » émergences dans le discours conscient (telles, entre autres, le mot d'esprit).

Devant ce constat, Freud énoncera l'hypothèse du refoulement. Concept qui fait aujourd'hui débat en neurosciences puisque pour S. Dehaene, ce processus ne trouve pas de résonance dans les découvertes actuelles [8] alors que pour P. Buser, le refoulement serait précisément l'unique reste de la théorie freudienne [4]. Mais pour Freud, il est précisément le rempart de la conscience et de fait, le réservoir de l'inconscient : le refoulé serait donc le « représentant psychique, trace mnésique ou souvenir qui a subi le refoulement dans l'inconscient » [6] et son retour est le « processus par lequel les éléments inconscients refoulés tendent à réapparaître ». Toutes ces manifestations de l'inconscient font irruption dans la conscience, mais le fait qu'elles aient subi une transformation fait que le patient lui-même ne peut s'apercevoir de la symbolique dont elles sont porteuses. L'interprétation sert d'ailleurs à relever et révéler ce retour du refoulé, afin de mettre en lumière ce qui, du discours conscient, découle de l'inconscient et qui *parle* du sujet. En lui faisant prendre conscience de ses dires et des aspects inconscients qu'ils renferment, le psychanalyste redonne au sujet un savoir sur lui-même que la contingence et la construction psychique avaient rendu silencieux.

Le retour du refoulé témoigne donc d'un système (entre autres, *mnésique*) qui éloigne de la conscience tout ce qui peut devenir, pour le sujet, difficile à penser [18]. Pour autant, il ne s'agit pas simplement de tenir à distance le mauvais souvenir ou les moments difficiles. Le refoulement opère de façon plus générale et « isole » de la conscience les traces mnésiques dont le contenu est susceptible de générer du déplaisir [14,22]. Pour Freud, ce déplaisir ne serait pas sans lien avec un « incident » d'ordre sexuel. Mais peu à peu cette vision s'élargira pour devenir plus globalement le « processus de mise à l'écart des pulsions » [6], et avant le refoulement, d'autres mécanismes pourraient se mettre en place pour « faire avec ces pulsions ».

Ainsi, la fonction du refoulement proprement dit serait d'aiguiller et d'enfermer, dans l'inconscient, des représentants de la pulsion que la conscience du sujet ne pourrait soutenir du fait du déplaisir qu'ils provoquent. De fait, le refoulement agirait sans cesse afin de laisser libre la pensée du sujet, éloignant tous les éléments susceptibles de le troubler.

La mémoire devient donc un réservoir de traces mnésiques nécessairement inconscientes. Porteuses de cette notion de déplaisir, c'est par le refoulement qu'elles sont stockées dans l'inconscient. Dans la logique freudienne, apparaissent clairement les raisons de

la scission entre conscience et mémoire. Qu'elles soient premières dans le cas des enregistrements ou venant même après coup comme dans le refoulement, les traces mnésiques n'apparaissent et ne survivent qu'en dehors de toute conscience.

La mémoire participe bien de la constitution de l'inconscient et en reste un des concepts fondamentaux. En psychanalyse, mémoire et inconscient restent intrinsèquement liés. À ce titre, la métaphore de Pompéi concernant l'inconscient prend tout son sens : tout reste figé, immobile jusqu'à ce que le sujet se décide à « creuser », tel un archéologue, afin de découvrir ce passé qui influe sur son présent. Le refoulement est telle la nuée ardente qui stoppa net la vie et les mouvements des habitants de la ville romaine. En tenant à l'écart de la conscience certains aspects trop difficiles à traduire pour le sujet, le refoulement provoque un phénomène de mémorisation qui fige le représentant de la pulsion *dans* l'inconscient. La nuance vient de la teneur de ce refoulé. Ce dernier, parfaitement conservé dans l'inconscient, va tout de même se mouvoir suffisamment pour refaire surface (à la conscience) sous la forme de « manifestations de l'inconscient » — au travers du retour du refoulé.

3. Perspectives : fonctionnement cérébral et inconscient freudien

3.1. Dynamique associative inconsciente de la mémoire

Dès lors, malgré une catégorisation possible *des* mémoires, *la* mémoire se présente avant tout comme un ensemble de traces parfois liées entre elles, formant des réseaux, qui peuvent se réassocier au gré des expériences conscientes, mais n'opérant pas sans cesse au niveau conscient. Des associations peuvent alors se faire, et le fonctionnement cérébral témoigne de ce voyage « de proche en proche » dont est capable l'esprit humain. Les sauts se font grâce à des liens logiques, sémantiques, émotionnels, historiques, etc. La richesse des associations possibles est donc remarquable et il faut y ajouter les réassociations de traces [2] qui peuvent rester inconscientes pendant un temps parfois très long.

Ce réseau d'associations de traces mnésiques reste donc organisé : les liens qui se font de proche en proche, dans la conscience, impliquent que certains préexistent dans l'inconscient. Même si cette organisation est singulière à chaque être humain, les réseaux mnésiques sont organisés selon des logiques universelles et maintenues inconscientes. D'ailleurs, le fait de solliciter consciemment un souvenir ne réorganise pas d'emblée, systématiquement et durablement, ce réseau. L'étude des apprentissages en atteste : il faut parfois une « insistance » et une certaine capacité d'inhibition [21], pour que se réorganise ce réseau

mnésique qui redevient inconscient une fois la tâche effectuée.

L'ensemble apparaît donc comme stable et pérenne, tout en étant diversifiable (une même évocation peut engendrer divers souvenirs, le trajet ne sera pas toujours identique) et modifiable (certains aspects peuvent rester intacts mais les réassociations, la rencontre constante avec le monde extérieur et la contingence changent sans cesse la structure du réseau). Quant à l'émergence d'une pensée consciente, elle peut être ramifiée à tout un ensemble d'autres traces mnésiques. Cela se vérifie dans le travail d'association (possiblement libre) : un souvenir en appelle un autre, un mot en évoque un autre, etc., le tout pouvant, du reste, solliciter des groupes de neurones anatomiquement très éloignés.

La proposition freudienne est donc que ces réseaux mnésiques, bien qu'ils soient principalement inconscients, soient actifs : c'est-à-dire ayant une influence sur la vie mentale. Or, elle suppose que cette influence puisse être opérante, y compris lorsque le sujet n'en a pas conscience.

Ce n'est cependant pas un fonctionnement totalement autonome et isolé. Au contraire, certains souvenirs peuvent être stockés mais inactifs : ces derniers deviendraient actifs dès lors qu'ils s'inscrivent dans le réseau nécessaire à la pensée consciente et ce, sans pour autant qu'ils soient eux-mêmes mémorisés consciemment. Ainsi, sans accéder à la conscience, la trace mnésique, du fait d'être « à proximité » de l'activité consciente et nécessaire au travail conscient [10], pourrait avoir une influence.

Cette influence singulière relève de l'inconscient : le sujet n'a pas, sans cesse, dans sa conscience, l'intégralité de ce que les mémoires conservent. La structure cérébrale ne permet pas cette prouesse. Cela étant, dans cette acception associative des mémoires, l'inconscient freudien prend alors une dynamique particulière : il n'existe pas de « mémoire subjective » ou « de la subjectivité » et pourtant, un sujet en émerge.

3.2. Le « ressac neuronal » et l'inconscient freudien

L'hypothèse freudienne va plus loin : pour un certain registre de traces, cette influence pourrait se faire sans aucune sollicitation du système cérébral conscient. Les traumatismes par exemple, stockés dans la mémoire de façon précise et immuable, pourraient agir sur la vie mentale du sujet alors même qu'aucune sollicitation extérieure, interne ou consciente n'ait généré d'associations. Cela renverrait davantage à l'activité incessante du cerveau dans laquelle le traumatisme trouverait à s'exprimer, se ramifier et avoir un effet. Avec l'arrivée de l'imagerie cérébrale, il est, en effet, devenu possible d'observer que le cerveau s'active à

« l'insu » du sujet et qu'il ne cesse jamais de fonctionner, sauf dans des situations dramatiques.

Peut-on alors gager sur l'impossibilité qu'une trace laissée par un traumatisme ne vienne faire effet alors qu'aucune raison ne l'y a invitée ? Ainsi, en sus des sollicitations de l'environnement et de la vie mentale interne, s'ajouterait également à la dynamique associative l'incessant fonctionnement cérébral.

À propos de l'activité cérébrale constante (ressac), S. Dehaene précise qu'« allongé en silence dans le noir, tandis que nous nous reposons "sans penser à rien", notre cerveau produit constamment des configurations changeantes d'activités neuronales ». Il poursuit ensuite sur le fonctionnement du cerveau chez l'humain : « Les images d'activités cérébrales "au repos" [...] montrent que, loin de se taire, le cortex est parcouru d'incessantes fluctuations d'activités. De vastes réseaux d'aires corticales, distribués dans les deux hémisphères, s'activent spontanément dans tout le cerveau. Certains correspondent aux réseaux évoqués par un stimulus externe. Il existe, par exemple, un circuit des aires du langage qui s'active dès que nous entendons une phrase dans notre langue, mais qui décharge également spontanément lorsque nous nous reposons dans le noir — en plein accord avec l'idée d'un "langage intérieur" » [8]. Il serait possible d'y ajouter ici : « en plein accord » avec l'idée d'une activité associative incessante, englobant aussi bien la perception (y compris en l'absence de stimuli externes), que le langage et donc, les traces mnésiques.

Un stimulus, quel qu'il soit, tout comme l'activité incessante du cerveau peuvent donc générer tout une chaîne d'associations qui relève de l'expérience passée du sujet, des réseaux de mémoires (mémoire autobiographique, sémantique, épisodique ou encore sensorielle — telle une madeleine) mais aussi du langage, de ses apprentissages, de ses émotions ou encore, pour certains, de l'anticipation [3]. La conscience traite ce « fil » au cours du temps, et l'inconscient semble pouvoir le conserver et le ramifier, notamment grâce à un passage par la conscience mais pas uniquement [2]. Que dans ce moment où l'on demande au sujet de ne penser à rien, il y ait une pensée consciente est une évidence. Néanmoins, les divagations de cette pensée consciente évoquent cette architecture inconsciente où traces mnésiques et (ré)associations forment un ensemble sur lequel vogue la conscience. Les constructions de la pensée consciente alimentant certainement les élucubrations de l'inconscient et ainsi de suite dans l'impossible inactivité cérébrale.

3.3. Sur la causalité inconsciente de cette activité inductive

Il ne s'agit donc pas d'un inconscient intelligent qui décide de ce qui va être activé. Il n'y a pas une « volition de l'inconscient », mais davantage d'une activité inductive qui échappe à la conscience. Les réseaux s'activent et s'associent au gré du hasard, de l'activité consciente, des rencontres contingentes avec le monde extérieur et de la perpétuelle mélodie secrète de la vie mentale intérieure.

L'architecture consciente impose que seulement quelques aspects n'accèdent à un travail conscient. De fait, certaines ramifications, non oubliées mais inconscientes du fait de n'être pas sélectionnées, sont « ignorées ». Elles induisent pourtant la réponse conscience.

Ces freins empêchant l'accès à la conscience de certains éléments stockés dans les mémoires et s'associant au travail de prise de conscience, peuvent prendre plusieurs formes :

- l'habitude qui génère toujours de la même réponse à tel ou tel stimulus ;
- le tri, la pondération ou la sélection qui cherchent une probabilité ou une logique pour ne pas donner une réponse incohérente ;
- l'inhibition où il s'agit d'interdire une réponse spontanée qui se révèle fautive ;
- voire le refoulement, qui n'autorise plus à une information spécifique l'accès à la conscience ;

L'hypothèse du refoulement trouve, en partie, à s'inscrire dans ce « moment cérébral » du choix parmi les traces mnésiques. Le pas supplémentaire fait par Freud est que ce frein opère sans cesse sur les mêmes informations, jugées dans des temps plus anciens de la vie du sujet, comme étant déplaisantes et donc maintenues en dehors de la conscience (refoulement), sauf à être grimées par quelques subterfuges comme le déplacement, la métaphore et la métonymie [15,24]. À ce titre, les symptômes illustrent cette mascarade : une réponse qui émerge à la conscience, dont le sujet peut parler consciemment, qui ne lui convient pas, dérange, qu'il répète, qui le fait parfois souffrir mais dont il ignore la cause.

Mémoires et inconscients entretiennent des liens subtils et conséquents, mais la question reste ouverte de savoir jusqu'où ces remarques contradictoires peuvent aller. Grâce à l'étude des mémoires, mais aussi grâce à la prise en compte d'un inconscient dit « cognitif » qui trie, pondère, sélectionne, il devient pertinent de questionner les effets possibles d'un inconscient dont la particularité fondamentale est finalement de conserver une part de la subjectivité. Car l'incroyable richesse et la diversité des traces mnésiques sollicitées inconsciemment pour une seule élue qui émergera à la conscience permettent d'ouvrir la question de la conception freudienne de l'inconscient : lieu d'une causalité qui échappe à la conscience mais reste le support d'une subjectivité qui, de fait, se logerait dans l'inconscient (sujet de l'inconscient).

En suivant J. Lacan, il faut entendre, que pour la « psychanalyse, l'inconscient, c'est un inconscient qui pense ferme. C'est fou ce que ça élucubre dans cet inconscient. C'est des pensées, dit-on » [25]. Mais pour autant, il ne s'agit pas d'un inconscient intelligent avec un commandement central mais, par le biais de la mémoire notamment, il conserverait suffisamment d'éléments d'une vie mentale interne (et nécessairement inconsciente) pour influencer la vie consciente et plus spécifiquement, l'accès de l'information à la conscience. Il renferme donc une causalité qui reste cependant en partie inaccessible — y compris dans le travail d'analyse.

L'étude des mémoires signale que désormais, pour la science également, l'inconscient « ça pense » du fait que cela ne s'arrête jamais ; « ça élucubre » dans le sens où les associations ne sont pas inactives, elles se lient entre elles, se défont, selon des logiques parfois explicites, parfois contingentes, parfois paradoxales [1]. Enfin, il faut reconnaître que « ce sont des pensées », car elles participent certainement à l'activité métacognitive consciente — à laquelle les pensées ne se limiteraient donc pas.

À l'instar de J. Lacan, S. Dehaene convoque Spinoza pour signifier que, contrairement à Descartes qui supposait que « les plus hauts niveaux de notre pensée sont libérés de ces actions mécaniques », il est possible de supposer « qu'au plus haut niveau de notre appareil cognitif, nous ne sommes pas conscients des causes de nos actions cognitives et que nous sommes quelque part entre la mécanique du corps et le déterminisme non conscients des causes de nos actions » [7]. Pour Spinoza, « Telle est cette liberté humaine que tous les hommes se vantent d'avoir et qui consiste en cela seul que les hommes sont conscients de leurs désirs et ignorants des causes qui les déterminent » [28].

De la position de Spinoza, différentes lectures ont été proposées. D'aucuns ont accentué le trait inconscient en en faisant le lieu d'une causalité psychique en y logeant aussi les désirs qui deviennent les supports inconscients des actes et des pensées [17] aménageant ainsi un espace pour la subjectivité. D'autres y supposent que la cause devient un effet du fonctionnement cérébral dont l'introspection ne peut saisir l'intégralité [8,19].

4. Conclusion

En prenant appui sur la mémoire, il est donc possible de considérer l'inconscient freudien non comme un *deus in machina*, mais comme, entre autres, un ensemble de traces mnésiques propre à chacun (et donc véritable support de la singularité), impossibles à convoquer conjointement du fait de l'étroitesse de la conscience, parfois complexes à évoquer

consciemment du fait de freins (comme la pondération et sélection dans l'inconscient cognitif, inhibition de la prise de conscience et, dans une approche freudienne, le refoulement), mais liées entre elles, actives dans une certaine mesure et à certains moments, et pouvant renfermer les causes de certains agissements.

L'inconscient peut alors être pensé comme un système où s'associent les traces mnésiques pour former des réseaux stables dans le temps, et faits de différentes mémoires. L'activation de l'une d'elles génère une sollicitation plus globale de différents réseaux. Par ailleurs, ce système, puisqu'il est présent à l'émergence de la pensée consciente, peut participer à la sélection induisant certaines réponses plutôt que d'autres.

Au regard de ce qui précède, l'on peut repérer que, bien qu'elles se fassent sur des bases universelles, les associations au cœur des traces mnésiques sont multiples, complexes et finalement profondément singulières. C'est sur cet aspect que peuvent s'envisager, entre autres, les prémices d'une subjectivité propre : si les jumeaux de Langevin reviennent, en effet, en ayant subi un vieillissement différent du fait, pour l'un d'eux, d'un déplacement dans l'espace, ce qui les différenciera tout aussi fondamentalement, c'est l'accumulation de traces mnésiques profondément distinctes du fait, pour l'un, d'avoir vécu dans une capsule, pour l'autre, d'être resté sur Terre.

Ainsi, il faut remarquer, dans le fonctionnement des mémoires et leur organisation, une exponentielle croissante des possibilités mnésiques : les informations disponibles dans la mémoire sont certes partagées mais aussi, profondément propres à chacun.

Par ailleurs, les associations faites entre ces informations rajoutent une infinie complexité *et* de nouvelles singularités dans les réseaux mnésiques.

À cela s'ajoute que, lorsque la sélection consciente s'opère (« choix » de l'information), on peut supposer qu'il y a là, de nouveau, un possible effet de l'inconscient qui, d'influencer cette sélection, fait qu'une subjectivité puisse émerger en engendrant une réponse singulière.

Conflit d'intérêt : à compléter par l'auteur

Références

- [1] Ansermet F, Magistretti PJ. Les énigmes du plaisir. Paris: Odile Jacob; 2010.
- [2] Ansermet F, Magistretti P. À chacun son cerveau: plasticité neuronale et inconscient. Paris: Odile Jacob; 2011.
- [3] Berthoz A, Debru C. Anticipation et prédiction: du geste au voyage mental. Paris: Odile

Jacob; 2015.

- [4] Buser PA. L'inconscient résiste à l'expérimentation. Paris: La Recherche 2005:61.
- [5] Chapouthier G. Jusqu'où la famille nous conditionne-t-elle ? Sciences Humaines Les Clés de La Mémoire 2014.
- [6] Chemama R, Vandermersch B. Dictionnaire de la psychanalyse. Paris: Larousse; 1998.
- [7] Dehaene S. L'inconscient cognitif et la profondeur des opérations subliminales, Collège de France: 2009.
- [8] Dehaene S. Le code de la conscience. Paris: O. Jacob; 2014.
- [9] Dehaene S. Fondements cognitifs des apprentissages scolaires : « La mémoire et son optimisation ». Collège de France: 2015.
- [10] Dehaene S, Carriguel O, Mantoux A. C3RV34U. Paris: La Martinière; 2014.
- [11] Desgranges B, Eustache F. Les conceptions de la mémoire déclarative d'Endel Tulving et leurs conséquences actuelles. Revue de neuropsychologie 2011;3:94–103. doi:10.3917/rne.032.0094.
- [12] Dupont J-C. Mémoire et héritage scientifique de William James. Archives de Philosophie 2006;69:443–60. doi:10.3917/aphi.693.0443.
- [13] Eustache F, I.N.S.E.R.M. Mémoire. Une affaire de plasticité synaptique 2019; <https://www.inserm.fr/information-en-sante/dossiers-information/memoire>.
- [14] Freud S. Lettre 52 de S. Freud à W. Fliess. 1896.
- [15] Freud S. Essais de psychanalyse. Paris: Payot; 1965.
- [16] Freud S. Cinq psychanalyses. Paris: PUF; 1990.
- [17] Freud S. Psychopathologie de la vie quotidienne. Paris: P.UF; 2018.
- [18] Freud S. Esquisse, http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf; 1895.
- [19] Gazzaniga MS. Le libre arbitre et la science du cerveau. Paris: Odile Jacob; 2013.
- [20] Gil R. Neuropsychologie. Elsevier Masson. 2018.
- [21] Houdé O. Apprendre à résister. Paris: Pommier; 2014.
- [22] Jaffard R. La mémoire déclarative et le modèle de Squire. Revue de neuropsychologie 2011;3:83–93. doi:10.3917/rne.032.0083.
- [23] Laplanche J, Pontalis JB. Vocabulaire de la psychanalyse. 5^e éd. Paris: PUF; 2009.
- [24] Lacan J. Écrits. Paris: Le Seuil; 1966.
- [25] Lacan J. Mon enseignement: comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas? Paris: Le Seuil; 2005.
- [26] Lieury A. Le livre de la mémoire. Paris: Dunod; 2013.

- [27] Miller GA. George A. Miller. The Magical Number Seven, Plus or Minus Two. *The Psychological Review* 1956;63:81-97.
- [28] Spinoza. *Correspondance*. Paris: Flammarion; 2010.
- [29] Squire LR. Memory systems of the brain: A brief history and current perspective. *Neurobiology of Learning and Memory* 2004;82:171–7.
- [30] Tulving E. Organization of memory : Quo vadis? *The Cognitive Neurosciences*, MIT Press; 1995. P. 839–47.
- [31] Wiener N. *Cybernetics or control and communication in the animal and the machine*. 2^e éd., 14. print. Cambridge, Mass: MIT Press; 2007.